Petit Florilège Brésilien

Traduction libre

H.M. de Oliveira

Recife, Brésil 2010

Petit Florilège Brésilien

Traduction libre

H.M. de Oliveira

Recife, Brésil 2010

CIP-Brasil. Catalogação-na-fonte
Câmara Brasileira do Livro. SP.

Petit Florilège Brésilien /
Hélio Magalhães de Oliveira

- 1ª Ed.
Recife: HM, 2010
61 p.

Bibliografia

ISBN

1. poesia 2. Francês
I. de Oliveira, Hélio Magalhães

CDD- B869.1
B869.1

Índices para catálogo sistemático:

1. Poesia B869.1

Copyfree:

todos os direitos de cópia total ou parcial são cedidos, desde que de uso gratuito.

[Le livre entier (ou une partie de celui-ci) ***peut être:*** *reproduit, distribué, stockée dans un système de base de données ou d'extraction. L'autorisation préalable est pleinement accordée par l'auteur]*

Avant Propos

Voici! A quoi bon? Mes prétensions ne sont guères élèvés... Je vous offre un petit reccueil de chansons et quelquel peu poèsies brésiliennes dont moi, j´apprecie. Une fenêtre sur l´oeuvre de João Cabral de Melo Neto, Manuel Bandeira, Mario Quintana, Eugenio de Andrade, Fernando Pessoa, Carlos Drummond de Andrade...

Malgré que je sois d´accord avec «Omnis Traductor Traditor», je m´en fiche de cela. Tel comme un certain monarque prussien, je m'excuse de cette outrecuidance, en vous avouant "Je vous traduits en bégayant dans une langue qu'il n'appartient qu'aux dieux et aux Voltaires de parler". Mais la France m´a beacoup offert et ce «cadeau» maladroit est, en partie, un remerciement timide. Il vaut à peine ce qu´il vaut, pas plus: Aux amis, je ne voudrais que partager ma soif de joie – même la plus amère...

Recife, Fevereiro 2010

Conteúdo

Les étapes. 8

Le Passé. 9

in: [Tambour d'étonnements]. 9

Le Dernier Crime de la Valise. 10

Soupires. 11

La Tour Bleu. 11

Émergence. 12

Toujours. 12

Le Voyageur. 13

Sonnet de la fidelité. 13

Les Morts à Redingote. 14

Encore que. in : Le mot magique 15

Europe, France et Bahia. 16

Et Alors, Joseph? 18

La Fesse, que c'est Drole..... 21

Poème de la Necessité. 22

L'autopsicographie..... 23

La mer portuguese.(Possessio maris)..... 24

Gaspillé. 25

Où les Lèvres..... 25

Entre tes Lèvres..... 26

Les Amis..... 27

Variations en ton mineur. 28

Lettera amorosa..... 29

Un Couteau à Peine Tranche. 30

Paysage du Capibaribe..... 33

Madrigal du Pied à la Main. 38

Beau Beau. 39

Bonheur Lyrique..... 40

Chanson des petits esclaves..... 41

L'Étoile..... 42

Je veux allez à Pasárgada..... 43

[le p'tit train du paysan]. 45

Melodie Sentimental..... 46

Les vitrines. 47

Parce que c'était elle, parce que c'était moi..... 48

Le Corsaire..... 49

Je t'aime. 50

Nuit d´été. 51

La Fille du Rêve. 53

Faope de Esble. 55

Les étapes.
Mario Quintana, Poète.

Ne va pas à l'escalier du rêve
pour ne pas réveiller les monstres.
Ne grimpe pas au grenier - où
les dieux, derrière leurs masques,
cachent le propre enigma.
N´y descends pas, n´y gravis pas, y restes.
Le mystère est bien dans votre vie!
Et c'est un rêve fou ce notre monde ...

Le Passé.
Mario Quintana, Poète.

Le passé ne sait point reconnaître sa place. Il est toujours dans le présent.

in: [Tambour d'étonnements].
Mario Quintana, Poète.

Tes poèmes, ne les pose des dates jamais... un poème n'appartient au temps... Puisque dans son pays étrange,
s'il y a une heure, c'est toujours l'heure extrème
Quand l'ange Azraël nous étale à la soiffarde
lèvre le calice inextiguible...
Un poème cela existe pour toujours, poète:
Ce qui tu fais aujourd'hui c'est bien le même poème
Qui tu l'a écrit à ta jeunesse,
Et c'est aussi le même que
bien après ton dernier départ,
Qualqu'un lisera à voix basses en s'émouvant

À le faire vivre à nouveau...
À ce quelqu'un.
Qui peut être ne soit même pas encore né.
Dédicaces, donc, tes poèmes
Ne les poses point de dates, néamoins
Ces almes-là, elles ne saisisent guère cela...

Le Dernier Crime de la Valise.
Mario Quintana, Poète.

Dans la valise qui ni l´ange guardian,
Ni le shérif du quartier,
Ni moi-même, je ne rien trouve,
Lá-bas, ma seule image, verrouillable
- Et la clef tombée au fond de la mer!

Ce n´est pas la peine d´appeller aux scaphandres,
aux hommes-grenouilles,
à la plus chère sirène,
Ni aux hippocampes attentives – qu´est-ce que ça veut , cela?!
Il n'y existe guère de traces de moi...

Soupires.

Gregório de Matos, Poète.

Si quelqu´un dit que tu soupires
pour soulager la douleur,
alors dites-lui: le feu et les incendies,
ils soufflent davantage à cause du vent.

La Tour Bleu.

Mario Quintana, Poète.

Il faut absolument construire une tour
Mais une tour bleu pour les suicidés
qu´ont quelque chose d´ange ce suicidés volants,
quelque chose d´un ange qui a perdu ses ailles
Il faut les construire une tunnel
Mais une tunnel sans fin et sans issue
et d´où un train voyagerait éternellement
tel que qu´un vaisseau perdu dans la haute mer
Il faut construire une tour
Il faut construire une tunnel...
Il faut absolument mourrir du pur,
Le plus pur amour!...

Émergence.
Mario Quintana, Poète.

Qui fait um poème ouvre une fenêtre.
Respire, toi qui est dans une cellule Étoufée,
Cet air qui entre par elle.
Et pour cela les poèmes ont du rytme
– pour que tu puisse respirer profondément.
Qui fait un poème sauve un noyé.

Toujours.
Mario Quintana, Poète.

Je suis le propriétaire des trésors perdus au fond de la mer
Seul ce qui est perdu est à nous pour toujours.
Nous aimons à peine les amis morts
Et seul les bien-aimée mortes aiment éternellement...

Le Voyageur.
Mario Quintana, Poète.

Moi qu'à chaque départ,
je suis resté moi dans les gares
Tout en regardant, triste, moi-même...

Sonnet de la fidelité.
par Vinicius de Moraes [dit Le p'tit poète]

De tout, à mon amour je serait attentif
Avant, et avec un tel zèle, et toujours, et tant
Qui même face au plus grand enchantement
De lui à peine s'enchant ma pensée.

Je veux le vivre à chaque vain instant
Et à son louange j'aie d'étaler mon chant
Et rire mon sourire et verser mes pleurs
A sa tristesse ou bien son contentement.

Et ainsi, quand plus tard viendra me chercher
qui sait la mort, l'angoisse des vivants
qui sait la solitude, la fin de celui qu'aime

Je puisse dire à moi de l'amour (que j'ai eu) :
Qu'il ne soit pas immortel, puisqu'est flamme
Mas qu'il soit infini pendant sa durée.

Les Morts à Redingote.

In : Sentiment du monde

Carlos Drummond de Andrade, poète

Il y avait au coin de la salle un album de photographies intolérables,
Haut de beaucoup de mètres et ancien d'infini minutes,
Où tous s'y pencheient
Dans la joie de se moquer des morts à redingote.
Un vermisseau a alors débuté à grignoter les redingotes indifférentes
Et il a rongé les pages, les dédicaces et même la poussières des portraits.
Et pourtant il n'a reussi à ronger l'imortel sanglot de vie qui déferlait
Qui déferlait de ces pages-là.

Encore que. *in : Le mot magique*

Carlos Drummond de Andrade, poète

Encore qu'à peine je demande,
Encore qu'à peine tu répondes ;
Encore qu'à peine je te comprenne,
Encore qu'à peine tu redises ;
Encore qu'à peine j'insiste,
Encore qu'à peine tu t'excuses ;
Encore qu'à peine je me l'exprime,
Encore qu'à peine tu me juges ;
Encore qu'à peine je me montre,
Encore qu'à peine tu me voies ;
Encore qu'à peine je t'envisage,
Encore qu'à peine tu t'esquives ;
Encore qu'à peine je te suive,
Encore qu'à peine tu te tournes ;
Encore qu'à peine que je t'aime,
Encore qu'à peine tu le saches ;
Encore qu'à peine je te saisisse,
Encore qu'à peine tu te tues ;
Encore qu'ainsin je te demande
Et en me brulant dans ton sein,
Je me sauve et me rends enragé : amour.

Europe, France et Bahia.
Carlos Drummond de Andrade, poète

Mes yeux brésiliens rêvent de l´exotique.
Paris. Tour Eiffel bourrée d´antennes tel un crabe.
Le port vermoulue, moisi de livres juifs
et l´eau sale de la Seine écoule sa sagesse.
La saute de la Manche dans une seconde.
mes yeux régardent des attentifs coup d'oeil anglais dans les quais.
Tarifs banques fabriques cartels cracks.
Des milliaires d´échines, prosternés en colonies lointaines, bâtissent un tapis
dans le seul but d´accueillir les pas de votre majesté britannique.
et la lune de Londres avec du cafard.
Des inutiles sousmarins tranchent des meres vaincues.
Le cauteleux navire allemand exporte de dolichocéphales délabrés.
Hambourg, nombril du monde.
Les hommes la tête brisée brûlent de casser la têtes d´autrui
dans un certain nombre d´années.
L´Italie profite des volcans éteints,
Des volcans jamais éveillés

(excepté dans la tête de Mussolini).
Et la Suisse placide s´offre
dans une philatélie d´altitude largement haute.
Mes yeux brésiliens ont marre de l´Europe.
Il n´y a plus de Turquie
L´insurmontable du bordel abîme tous les érotismes prêts à déclancher,
néanmoins la Russie a les couleurs de la vie.
La Russie, elle est bien vermeille et blanche.
Gens à l´éclat bizarre aux yeux conçurent le filme bolcheviste
et dans le mausolée de Lenine à Moscou il se peut qu´un coeur démesuré
reste encore pulsatif, avec des battements
et pourtant ne batte pas parreillement au notre...
Arretez!
Mes yeux brésiliens se cernent aux chagrin.
Ma bouche s'acharne sur la "chanson de l´Exile".
Elle était bien comment, cette chanson des expatriés?
Moi, J´ai autant oublié de mon pays...
Ah! terre qui a des palmiers
là bas où siffle un oiseau susdit Sabiá!

Et Alors, Joseph?
Carlos Drummond de Andrade, Poète

Alors, cher Joseph?
la fête est finie
la lumière éteint
les gens ont disparu
la nuit réfroidi
et alors, Joseph?
et alors, qu'est-ce que vous en reste?
vous que n'avez plus de non
que vous moquez des autre
vous qui faites de vers
qu'aime, s'énerve
et alors, Joseph?
Vous n'avez nulle femme
n'avez point de discours
n'éprouvez plus de tendresse,
ne pouvez plus boire
fumer vous est interdit
cracher n'est pas faisable,
la nuit est si froide,
le landemain n'est pas arrivé

l'omnibus n'est pas arrivé
et votre sourire non plus,
l'utopie n'est pas venue
et tout s'est sauvé
Il y a du cafard partout
Joseph, et alors?
Alors, cher Joseph?
votre douce parole
votre instant de fièvre
votre gourmandise et jeûne
votre bibliothèque
votre larve d'or
votre costume em verre
votre incohérence
votre haine, et alors?
la clef à la main
vous voulez déverrouiller la porte:
toutefois il n'y a pas de serrures,
vous souhaitez vous écouler vers la mer
et pourtant la mer a bien desséchée,
vous avez envie d'aller chez Minas☆
Minas n'y est plus
Joseph, et alors?

Si seulement vous crieriez
si seulement vous vous plaindriez
si vous joueriez
de la valse viennoise
si vous vous coucheriez
si vous vous fatiguriez
si seulement vous mourriez...
mais vous ne mourez pas
vous êtes tellement dur, Joseph!
Tout seule à l'aveugle
tel une bête féroce
sans théogonie
ni paroi dénuée
pour s'y appuyer,
sans cheval noir
qui s'enfuit au galop
vous marchez, cher Joseph!
Joseph, où allez-vouz?

La Fesse, que c'est Drole.
Carlos Drummond de Andrade, poète

Les fesses, cela est bien drole.
Elles rigolent toujours, ne sont point tragiques.

Peut importe c'est qui se passe
dévant le corps. Les fesses elles se suffisent.
A-t-il d'autre chose? Peut-être les seins.
Or – murmurent les fesses – c'est pauvres gamins!
Il les faut connaitre d'avantage.

Les fesses sont deux lunes jumellées
en rond dandinement. Elles marchent par soi-même
dans une mignone cadence, en miracle
d'être deux en une seul, pleinement.

La fesse s'amuse
par soi-même. Et elle aime bien cela.
Au lit se secouent. Montagnes
elles grossent, en descendent. Des ondes tapant
dans une plage infinie.

Et s'en vont en souriant, les fesses. Fortunées
dans la caresse d'être et de cajoler.
Des spheres harmoniques sur le chaos.
Les fesses sont les fesses
redondant messe.

Poème de la Necessité.
Carlos Drummond de Andrade, poète

In : Sentiment du monde

Il faut marier Jean,
Il faut tolérer Antoine,
Il faut haïr Melchiades,
Il faut remplacer nous tous.
Il faut sauver le pays,
Il faut croire à Dieu,
Il faut quitter les dettes,
Il faut acheter un poste de radio,
Il faut oublier une tel.
Il faut étudier volapuque,
Il faut être toujours ivre,

Il faut lire Baudelaire,
Il faut cueillir des fleurs
Dont prient les anciens auteurs.
Il faut vivre avec les hommes,
Il faut ne pas les tuer,
Il faut avoir les mains pâles
Et anouncer la FIN DU MONDE

L'autopsicographie.
Fernando Pessoa, Poeta Português.

Le POÈTE est un simulateur
Il déguise si bien c'est qu'il trouve
Qui fait semblent qu'est bien de la douleur
La douleur que lui pour de bon éprouve
Et ceux qui lisent ce qu'il a écrit
Dans la douleur lisée ils saisisent un tas,
Pas tout-à-faire les deux [douleurs] qu'il a senti,
Mas à peine celle qu'ils n'en ont pas.
Et donc dans le rails de la roue
Tourne, à distraire la raison et discours,
Ce convoi de corde et de boue
Qu'on appelle le coeur, tout court

La mer portuguese.(Possessio maris).
Fernando Pessoa, Poeta Português.

Ó mer salée, combien de ton sel à toi
Sont des larmes du Portugal !

Pour te croiser, combien de mères ont pleuré,
Combien de fils ont fait des vaines prières!

Combien de fiancées ont resté à marier
Tout pour que tu fusses à nous, ó mer !

Cela a valut le coup ? Or, tout vaut le coup
Si l'alme ne guère petite.

Qui veux dépasser le « bojador »
Il faut absolument franchir la douleur.

Dieu à la mer le danger et le gouffre a donné
Mais aussi à son image fit le ciel son mirroir.

NT- « bojador » Le promontoire des orages en Afrique.

Gaspillé.
Eugenio de Andrade, Poeta Português.

On a déjà gaspillé les mots dans les faubourg, mon amour
et ce qui nous est resté ne nous suffit guère
pour éloigner le froid dans nos quatre parois
On a tout gaspillé sauf le silence...

On a gaspillé nos yeux par le sel des larmes,
On a gaspillé les mains pour la force que nous les sérront
On a même gaspillé l'horloge et les pierres du coin
dans des attentes si inutilles.

Où les Lèvres.
Eugenio de Andrade, Poeta Português.

Les lèvres.
Distante, rafraîchit la flame.
Ni à peine les lèvres, mais aussi les étoiles
sont fort loin.
Et les bois. Et les sources.

Aussi elles les sont bien distantes.
Les sources où les lèvres,
où les étoiles y boivent..
Seul le désert est proche, à peine
Le désert.

Entre tes Lèvres.
Eugenio de Andrade, Poeta Português.

Entre tes lèvres
C'est d'où la folie vient en aide,
Descend à la gorge,
Se répand sur l'eau.
Dans tes flancs
C'est d'où la source commence
à devenir fleuve d'abeilles,
rumeur de tigre.
De la ceinture aux genoux
C'est où le sable brule,
Le soleil est sécret
Aveugle le silence.
Je crois c'était le sourire
le sourire fut qui a ouvert la porte

c'était un sourire lumineux
Là dedans, convoitait
à y entrer, enlever les habilles, rester
Nu dedans de ce sourire

Les Amis.

in: Coração do dia, Lisboa, 1958.
Eugenio de Andrade, Poeta Português.

Aux amis, j'ai aimé
denué de tendresse
fatigué;
quelqu'uns s'en allaient, d'autres y venaient
à null je demandai
pourquoi il s'en allait,
pourquoi il y restait;
moi, c'était peut ce que j'avais,
si peu ce que je donnais,
et pourtant je voudrais seulment
partager
le soif de la joie--même la plus amère.

Variations en ton mineur.
Eugenio de Andrade, Poeta Português.

Pour jardin je te voudrais.
Je te voudrais pour tranchant
Ou le froid des épées.
Je te voudrais pour lumière.
Pour rosée je te voudrais
Sur les heures bouleversées.
Pour la bouche je te voudrais
Je te voudrais pour y entrer
Et sortir à la ceinture.
Pour batteau je te voudrais.
Je te voudrais pour être
Chanson brève, flamme pure.

Lettera amorosa.
Eugenio de Andrade, Poeta Português.

Je respire ton corps:
Sait la lune d'eau
au faire matin,
la chaux mouillée,
Sait la lumière mordillée,
Sait la brise déshabillée,
au sang des fleuves,
Sait la rose-folle,
au tombé de la nuit
Sait la pierre amère
Sait ma bouche.

Un Couteau à Peine Tranche.

(Ou de l'utilité des idées fixes) Extrait d'un poème

João Cabral de Melo Neto (1920-1999)

dit Poète Engenieur.

De même comme une balle
Enterrée dans le corps,
Qui fait plus épais
L'un de côtés du mort;
De même comme une balle
Du plomb le plus lourd,
Dans le muscle d'un homme
En lui penchant d'un côté.
Quel boulet qu'eût
Un mécanisme vivant,
Une balle qu'eût
Un coeur bien agissant.
Parreille à celui d'un horloge
Plongé dans un corps,
À d'un horloge vivant
Mais aussi ainsi insurgé,
Un horloge qu'ait
Le tranchant d'un couteau

Et toute l'impieté
D'une lame bleuâtre, azuré;
De même comme un couteau
Que sans poche ni gaine
Si transformais dans une partie
De la votre anatomie;
Quel couteau fort intime
Ou bien couteau à l'usage interne,
Qui habite dans un corps
Tel que son propre squelette
D'un homme que le tiens,
Et toujours, douloureux,
De l'homme qui se blessait
Contre ses propres os.
De retours à ce couteau,
Soit ami ou ennemi,
Qui plus condense l'homme
Le plus à lui le mâchonne;
De retours à ce couteau
D'allure si secrète
Qui doit être emmené
Comme l'est caché un squelette;
De l'image que davantage

Arretais-je, à de la tranche,
Parce qu'elle est parmi toutes
Sûrement celle la plus avide;
Puis en revenant au couteau
Se grimpe à l'autre image,
Celle de l'horloge
Tout en hachant sous la chair;
Et d'ici à l'autre,
La première, à de la balle,
Qui a la dent grosse
Et donc forte la morsure
Et de là le souvenir
Qu'a habillé tels images
Et c'est beaucoup plus intense
Que tout ce qui peut le language,
Et enfin à la présence
De la réalité, prima,
Qu'a engendré le souvenir
Et encore l'engendre, encore,
Pour finir à la réalité,
Prima, et si violente
Qu'à essayer de la saisir
Toute l'image se casse.

Paysage du Capibaribe.
João Cabral de Melo Neto (1920-1999)

Le fleuve perce la ville
tel qu'une ruelle
est traversée par un chien;
ou bien un fruit
par une épée.

Le fleuve tantôt ressemblait
à la langue souple d'un chien,
tantôt au ventre affligé d'un chien,
tantôt cet autre fleuve
(fait) de tissue fluide et sale
tel que les yeaux d'un chien (qui pleure).

Ce fleuve là
était bien comme un chien sans plumes.
Il ne saveit rien ni de la plui bleue,
ni de la fontaine rose,
ni de l'eau d'un verre d'eau,
ni de l'eau d'une cruche,

ni de poissons de l'eau,
ni de le souffle sur l'eau.

Il connaissait alors les crabes
du limon et de la rouille.
Il connaissait alors la boue
comme si elle était une muquese.
Il devrait bien connaître les pieuvres
ça il connaissait sûrement
la femme fébrile chez les huîtres.

Ce fleuve là
ne s'ouvre jamais en poissons,
à l'éclat,
à l'inquiétude d'un poignard
qu'il y a chez les poissons.
Voyez, il ne s'ouvre guère en poissons.
néamoins, il s'ouvre en fleurs
pauvres et bien foncées
comme des nègres.
Il s'ouvre en un flore
sale et plus mendiant
comme on trouve chez les clochards noirs.

Il s'ouvre en marécages
aux feuilles fermes, crépus
comme d'un noir.

Souple tel que le ventre
d'une chienne enceinte,
le fleuve grossit
sans jamais s'éclater.
Or, il y a dans ce fleuve,
un accouchement coulant, invertébré
comme s'il était lui même une chienne.

Moi, je ne l'ai jamais vu bouillir
(comme bouillonne
le pâte à pain qui fermente).
En se taisant,
le fleuve portait sa pauvre fertilité
déjà fécondé par de terre noire.

Il se donne tout en silence:
en couches de terres noires.
en bottes ou gants de terre noire

soit pour le pied, soit pour la main
qui y plonge.

Il avait, alors, un peu
de la stagnation d'un fou.
Quelque chose du marasme
de l'hôpital, maison d'arrêt, asile
de la vie, sale et étouffant
(du linge sale et étouffant)
d'où il vint en se traînant.

Étant donné que parfois
les chiens y passent,
le fleuve semblait se rendre stagnant.
Ses eaux coulaint alors
encore plus denses et tièdes;
elle coulaient par des flots
denses et tièdes]d'un serpent.

Un quelque chose d'immobilisme
des palais gâtés
vermoulus
par la moisissure et les plantes parasites

un peu de la stagnation
des arbres fort pensu
d'où gouttaient des milliers de sucres
coutume des salles à manger de Pernambouc,
d'où il vient en se traînant.

(Et là,
en tournand le dos au fleuve,
d'où <<les familles spirituelles>> de la ville
couvent les gros œufs
de leur prose.
Dans la paix ronde des cuisines,
les voilà qui remuent vicieusement
leurs chaudrons
de la paresse visquese).

Est-ce que l'eau de ce fleuve
était-elle le fruit d'un arbre?
Pourquoi semblait-elle
être de l'eau autant mûre?
C'est peut être parce que là, toujours,
il sembaient poser les mouches?

Ce fleuve là
a-t-il sauté gaiment quelque part?
fut-il une chanson ou fontaine, ailleurs?
pourquoi alors est-ce que ses yeaux
éteient-ils colorés en azur,
sur les cartes?

Madrigal du Pied à la Main.
Manuel Bandeira (1886-1968)

Poeta Pernambucano, "porta-voz lírico" da revolução modernista de 1922, introduziu no Brasil o verso livre.

Ton pied... Est-ce le début où c'est
la fin? C'est bien les deux ton pied.
Pourquoi? Et bien il y a un tas de motifs!
Bref, je les résume:
Le départ de mes rêves,
le terminus de mon espoir.

Beau Beau.
Manuel Bandeira (1886-1968)

Beau beau ma belle
J'ai tout ce que je ne pas envie
Je n'ai rien de ce que je veux
Je ne veux guère de lunettes ni tosse
Ni d'être obligé à voter
Je veux veux
Je veux de la solitude des sommets
L'eau de la source cachée
La rose qui vient de fleuri
Sur l'escarpe inacessible
La lumière de la première étoile
Clignotant dans le tombée de la nuit
Je veux veux
Je veux faire le tour du monde
Seul dans un bateau à voile
Je veux voir encore Pernambouc
Je veux voir Bagdad et Cousco
Je veux veux
Je veux le bronzé à Stella
Je veux la blancheur à Elisa

Je veux la salive à Isabelle
Je veux les taches de rousseur à Adalgise
Je veux veux um tas de choses
Beau beau
Mas assez de causerie
Vie neuf-dehors zéro.

Bonheur Lyrique.

[in: Libertinagem]

Manuel Bandeira (1886-1968)

Coeur de phtisique
O mon Coeur lyrique
Ton bonheur ne peut pas être comme celui des autres
Il fault que tu te fabriques
Un bonheur unique
Un bonheur qui soit comme le piteux lustucru
en chiffon d'une enfant pauvre]
Fait par elle-même.

Chanson des petits esclaves.

[in : Etoile du matin]

Manuel Bandeira (1886-1968)

Constellations
Maîtresses vraiment
Trop insouciantes
O petits esclaves
Secouez vous chaînes
Les cieux son plus sombres
Que les beaux miroirs
Finis les tracas
Finie toute peine.
O petits esclaves
Black-boulez les reines
La folle journée
J'aurais vite fait
D'avoir mis d'emblée
Toutes les sirènes
Sous mes arrosoirs
Car voici demain
O petits esclaves
Secouez vous chaînes
Donnez-vous la main.

L'Étoile.

[in : Lira dos Cinqüent'anos]

Manuel Bandeira (1886-1968)

J'ai vue une étoile si haute,
J'ai vu une étoile si froide!
J'ai vu une étoile à luire
Dedans ma vie si futile.
C'était une étoile si haute!
C'était une étoile si froide!
C'était une étoile tout seule
Étincelle dans le bout de journée.
Por quoi autant de distance
pour arriver auprès de moi
Ne descendait pas cette étoile?
Por quoi si haute elle luisait?
Et je l'entendu dans l'ombre profonde
une réponse qui ainsi se fasait
à peine pour donner une espoir
Plus triste à la fin de ma journée.

(Je veux m'en allez:)
Je veux allez à Pasárgada.
Manuel Bandeira (1886-1968)

Je veux bien aller à Pasárgada
Là-bas je suis l'ami du roi
Là-bas j'aurrai la femme dont j'ai envie
Dans un lit que je moi-même choisirai
Je veux aller à Pasárgada.

Je veux bien aller à Pasárgada
Ici je ne suis point heureux
Là--bas l'existence c'est une véritable aventure
Si inconséquente
Que Jeanne la Folle d'Espagne
Reine et fausse démente
Peut s'attacher à la famille
De la belle-fille que j'ai jamais aurai.

Et alors je ferai de la gymna
Je roularai vite au vélo
Je monterai sur une âne sauvage
Je grimparai au mât de cocagne

Et j'irai me plonger dans la mer!
Et lorsque je me sentirai épuisé
Au bord du fleuve, je m'y coucharai
Et ferais appeler la Mère-du-lac
Pour me raconter les histoires
Que Rosa inventait pour moi
Lorsque j'étais p'tit garçon
Je veux aller à Pasárgada.

À Pasárgada il y a tout
C'est véritablement autre civilisation
Là ils connaissent un procédé certain
D'empêcher la conception
Ils ont des téléphones automatiques
Des alcaloïdes à volonté
Et des jolies putes
À qui parler des mot d'amour.

Et lorsque je serait bien triste
Mais trop triste à en mourrir
Lorsque peut-être j'aurrai envie
Une nuit quelconque de me tuer
-- Là-bas, je suis l'ami du roi --

J'aurai la femme dont je rêve
Dans un lit que je moi-même chosirai
Je veux alors aller à Pasárgada.

[le p'tit train du paysan].
Heitor Villa-Lobos / Ferreira Gullar

Voilà le train et l´enfant
Là-bas va la vie à rouler
Là-bas va «rondo» et destinée
Ville et nuit à son tour

Voilà le train sans destination
Le jour nouveau découvrir
Tout en roulant va en chemin...
passe dans la montagne...
et traverse la mer...

Il chante aux collines le claire de lune
Et il roule parmi les étoiles à voler
Dans l'air, dans l'air ...

Melodie Sentimental.
Heitor Vila-lobos / Dora Vasconcelos

Reveille-toi, viens voir la lune
qui dort dans la nuit foncée
qui semble si belle et blanche
Versant autant de douceur

Claire, elle appelle muete
en brûlant mon rêver.
Les ailles de la nuit qui vient
Et cours dans l´espace lointain

Oh, ma douce aimée, reveille-toi
Viens apporter ta chaleur au clair de lune
Je voudrais te savoir tu est mienne
À l'époque sereine et calme

A l'ombre livre au vent
La limite de l'attente
Lorsque dans la nuit
Elle demande ton amour

Les vitrines.
Chico Buarque de Hollanda

Je vois que tu y disparaître
Je t'ai déjà dit que la ville était si étalée
– Donne-moi ta main
– Regarde-moi
– À défaut de le faire
– N´y va pas
Des panneaux éclairés à te rendre colorée
font brouiller dans mon régard
Je t´ai vu soupirer de chagrin
et te déconnecter, lâche de rire...
Je te vois déjà à jouer
en profitant d'y être
Ton ombre à se multiplier
Dans tes yeux je peux aussi percevoir
les vitrines qui te voient en marchant
Dans la galerie [chaque flash]
C´est comme une journée après une autre [journée]
À l´heure d'ouverture du magasin
Tu te promenes en exhibition

Tu te promenes sans remarquer ton veilleur de nuit
tout en ramassant autant de poèsie
que tu déverses sur le troittoir ...

Parce que c'était elle, parce que c'était moi.
Chico Buarque

Je ne savais pas expliqué nous deux
Elle plus moi, pour quoi moi et elle ?
Je ne connaissais point de poèmes
Ni des belles paroles
Mais elle m'a fait allé
En me tenant par la main.
Nous sommes allés tout le deux
En sourient, on pleurait sans raison d'être
Aujourd'hui, je m'en souviens
Je me vois dans ses yeaux déliés
Je sais ce qu'il fallait être a eu lieu
Parce que c'était elle
Parce que c'était moi.

Le Corsaire.
João Bosco & Aldir Blanc

Mon coeur tropical est encombré de neige, mais
Il bouilli la dedans de son coffret gelé
Et la voix vibre et la main écrit: mer
Bienheureux lame blessant grièvement le mur et apporte
toutes les fièvres folles et brèves
à tacher le silence et le quai
Rosiers, NouvelleGrenade d'Espagne
Pour vous, je suis votre pirate prisonnier
Je pars donc au glacier bleuâtre de la solitude
Et tenir la main de la mer
Me traîner jusqu'à la mer en cherchant la mer
Même si je vous envoie dans des bouteilles
Plusieurs messages à travers la mer
Mon coeur tropical brisera ces glaces et ira
Avec des bouteilles de naufragés
Et les roses laissant l'air
NouvelleGrenade d'Espagne
Et les roses laissant l'air
Iela, iela, iela, iela la la la

Je t'aime.
Tom Jobim, Chico Buarque

Ah, alors que l'on a perdu la notion du temps
Étant donné qu'ensemble on a jeté tout au vent
Raconte-moi comment je dois partir.

Vois, après te faire connaissance, j'suis devenu rêveur,
[fis un tas de sottise, mon p'tit bonheur
J'ai brisé avec le monde, et j'ai brulé mes vaisseau
Dis-moi maintenent où vais-je navigué dans eau?
Si, nous, dans les folies de jeunesse aux nuits éternelles
On a déjà beaucoup mélangé nos jambres au naturel
Reconte-moi avec quel sorte de jambres je dois marcher

Alors que t'a renversé notre bonne chance par terre
tandis que dans la pêle-mêle de ton coeur qui serre
Mon sang s'est trompé de veine et s'est paumé

Comment, si dans la bagarre de l'armoir incrusté
Mon complet enlace encore ta robe – ils sont mêlés
Et ma chaussure est encore dessu la tienne...
Alors, si nous nous aimons tel deux païens
Tes seins sont encore tenus par mes mains
Explique-moi donc avec quel tête je dois sortir
Non, je pense que tu te fais jouer la folle
Je t'ai donné mes yeaux pour les retenir
Alors, apprends-moi comme je peux partir...

Nuit d´été.
Edu Lobo

Celui, ce n´est pas moi
mes lèvres aux tes lèvres ne sont pas les miens,
mon oeil dans ton oeil dans mon oeil dans le tien
se méfie de ce qu´il aperçoit.

Il doit être um roi
Il doit être um dieu
l´homme qui possède à toi.

Il ne peut guère être moi
tu parle mon nom, qui suis-je?
tu parle mon homme, oui, mon homme, mais enfin
J´ai ne fut jamais personne!

Il doit être trop
Il doit être le grand patron
l´homme qui te fait autant de bien.

Rêve de femme
en pleine nuit d´été
pourquoi est-tu venue me perdre?

(que veux-tu me ficher?)
veux-tu t´amuser
folâtres à m´adorer
ou fait juste semblant de me tromper
en aimant pour de bom...

Baises-moi autre bisou encore une fois
n´importe qui ceux embrassements ne soient pas à moi
que j´aie à peine cette nuitée de faveurs

dans les bras d´une comédienne.
Celui-là n´est pas moi
lui c´est um vrai imposteur
un soit-disant pauvre d´amour:
Il doit être um roi,
Il doit être um Dieu
ainsi il doit être fort heureux…

La Fille du Rêve.
Edu Lobo e Chico Buarque

D'un coup m'a enchanté
La fille à contre-lumière
J'ai osé demander: qui êtes-vous?

Mais elle s'est afflaiblit, ma voix.
Maladroit, j'ai pris ses mains
Comme pour délacer un noeud
J'ai soufflé son visage sans y réflechir
Et le visage s'est rendu poussière.

Tel un sortilège, elle reviens

En chantant à demi-voix
Soudant, je lui ai demandé: qui êtes-vous?
La lumière a toutefois hésité.

Elle s'échapa doucement de moi
Et quand je l'ai pris, elle a gémit
Sa robe s'est toute déchirée
Et son visage n'était plus le sien.

Doit bien exister un tel endroit
Une grosse maison brouillée
Où les rêves sont fort réel
Et pourtant la vie n'en est guère.

Là-bas, la reine serait ma chérie
Avec ses sourires, ses aïes, sa peau
Et un lit où à la tombée de la nuit
Des rêves elle aurait à propos de moi
Peut être.

Une place ainsi doit exister
Quelque sorte de bazar
Où tous les rêves perdus

vont enfin s'y arrêter
Parmis des escaliers que s'enfuient de nos pieds
Et des horloges que tournent en marche-arrière
Si seulement je pourrais trouver mon amour
Je ne reviendrais ici
Plus jamais.

Faope de Esble.
in: Novas Fábulas Fabulosas...
Millôr Fernandes

Le Sinbeau et le Corge
En promerêt dans la fornade un enge sinorme detit un pevisa cortait qui porbeau un beceau morau de frombec au mage. "Je vaffer bouis ce froen ou bimage je ne m'appe pasle un gesin", se vange le sinta à soime-mê. Alia il crors au beau corb: "Salpère, comut! Vêtes ous si bed'hui au aujourau! Jovrai, une li merJe! veille n'amais jai vouvé trous ausen bisi! Noirllant, brici, éclaJe! tant penque se si vousdriez vou chantre, voter vorait serix la plus bemi parlle tousêt de la for.

J'aimeus vorais écoucher, ter compour, père racontous à ter que vêtes ous le Roiseaux des oi". Tomge dans le pièbé, le corvra oubeau son dans bec le dester de chansein sa plus joson chanlie. Bidu entenen, le froba tomage par terfut et re tout de suilé avate poucieux l'astur sinci. "Merge pour mage frole!", crieux le heura singe. Et dèsje que vouis sus reconje naissante vavous is donvis un ané:

Ne compais jamte surneurs des flagor!

[

[le p'tit train du paysan]. 45

A

A Estrela 42

B

Beau Beau 39
Bonheur Lyrique 40

Ch

Chanson des petits esclaves 41

E

Émergence 12
Encore que 15
Entre tes Lèvres 26
Et Alors, Joseph? 18
Europe, France et Bahia: 16

F

Faope de Esble..... 55

G

Gaspillé 25

I

in: [Tambour d'étonnements]..... 9

J

Je t'aime 50
Je veux allez à Pasárgada..... 43

L

L'autopsicographie 23
La Fesse, que c'est Drole 21
La Fille du Rêve 53
La Tour Bleu 11
Le Corsaire 49
Le Dernier Crime de la Valise. 10

Le Passé..... 9
Le Voyageur..... 13
Les Amis..... 27
Les étapes..... 8
Les Morts à Redingote..... 14
Les vitrines..... 47
Lettera amorosa..... 29

M

Madrigal du Pied à la Main..... 38
Melodie Sentimental..... 46

N

Nuit d´été..... 51

O

Où les Lèvres..... 25

P

Parce que c'était elle, parce que c'était moi...... 48
Paysage du Capibaribe..... 33

Poème de la Necessité..... 22

S

Sonnet de la fidelité..... 13
Soupires..... 11

U

Un Couteau à Peine Tranche..... 30

V

Variations en ton mineur..... 28

SOBRE O LIVRO:

Formato: 10,5 × 14,8 cm
Mancha: paicas
Tipografia: Monotype corsiva
Papel: offset 75 g/m² (miolo)
Cartão supremo 150 g/m² (capa)
1ª Edição 2010

IRANILDO MENDONÇA
IMPRESSÃO E ACABAMENTO
Centro de Tecnologia e Geociências –
Escola de Engenharia
CTG - Av. da Arquitetura, S/N Térreo
Cidade Universitária - Recife/PE
CEP 50740-550